

Extrait N° 3 du livre

# Au fil de la Violaine

De Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

## Vincent

Le lendemain aurait pu être un dimanche ordinaire au village. L'église bondée de croyants se serait vidée pour remplir le bistrot où auraient siégé déjà les non-croyants. Les deux assemblées auraient fusionné à l'heure sacrée de l'apéro. Le patron aurait déjà débouché une dizaine de bouteilles de vin pour faire face à l'assaut des paroissiens. Il aurait attendu que les cloches aient sonné l'heure divine du remplissage hebdomadaire du tiroir-caisse. Comme d'habitude, Nan-nan, le communiste, aurait croassé ses opinions politiques à l'arrivée du curé qui aurait offert aux enfants de chœur une limonade. Comme d'habitude, le maquignon aurait payé des tournées aux paysans en marchandant le prix des vaches tout en se lamentant de l'effondrement du cours de la viande. Comme d'habitude, vers midi, les chasseurs auraient débarqué en bottes boueuses pour arroser leur bredouille ou leur réussite. Comme d'habitude, en cas de succès, les enfants auraient accourus et auraient joué à se faire peur en osant toucher la hure ensanglantée d'un sanglier gisant sur le plateau d'une camionnette. Comme d'habitude... mais ce jour-là, le train-train dominical fut troublé par une formidable explosion, une déflagration qui fit vibrer la vitrine du bar. La sirène des pompiers vrombit aussitôt et affola encore plus la population en rappelant des heures tragiques. Monsieur le curé provoqua un vent de panique en se précipitant sur la place. Il galopa autour de l'église en relevant sa soutane pour aller plus vite. Nénesse, encore à jeun, sauta sur son vélo pour faire le tour du village. Dix minutes plus tard, les deux émissaires se présentaient au rapport, devant le café, en formulant le même constat : les vitraux, cheminées, carreaux et autres matériaux fragiles n'avaient subi aucun dégât. Le maire hurla son indignation mais il ignorait contre qui. Il se tut et après quelques minutes de réflexion, jeta son dévolu sur l'Armée de l'Air : ce ne pouvait être qu'un avion à réaction qui avait passé le mur du son en rase-mottes. L'hypothèse fut écartée par Nanard qui revenait de la boulangerie sans avoir remarqué de violation de l'espace aérien de la commune. La population se perdait en suppositions quand un épagueul breton complètement effrayé se précipita à l'intérieur du café pour se réfugier sous une table en tremblant. Tout le monde reconnut Poilu, le compagnon du Mimi Gatez qui le poursuivait en mobylette, le fusil de chasse en bandoulière. Le pauvre homme, d'une pâleur inquiétante, était aussi affolé que son chien et bredouillait des mots incompréhensibles. Il finit par avaler sa salive et réussit à articuler d'une voix de fausset :

– Lulu ? Vous avez vu Lulu ?

Le cafetier le rassura :

– Il est planqué sous ta table habituelle. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il ne répondit pas, fendit l'attroupement, appuya son arme contre le comptoir pour s'agenouiller puis ramper devant l'abri de Poilu. Il tendit la main mais la retira prestement. Il se releva en chancelant et s'effondra sur une chaise. La larme à l'œil, il gémit :

– Y me reconnaît plus ! Il a eu la trouille de sa vie. Lui qu'a d'jà peur des coups de fusil, ça va le finir !

Le patron lui apporta un verre de rhum et décréta :

– Ça va te remettre de tes émotions. C'est moi qui te l'offre. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

Il avala d'un trait le remontant et répondit en chevrotant :

– Une mine... Une bombe... Une grenade... « Une » obus... Un truc qui pète...

– Où ?

Il leva les yeux d'un air suppliant.

– T'en aurais pas un deuxième ? Après ce que j'ai vu, je trouve plus mes mots.

Le cafetier retourna au zinc pour le resservir et Mimi vida son verre avec le même empressement puis bafouilla.

– Le sol a vibré... J'ai vu la terre monter au ciel... Peur, j'ai eu très peur...

– D'accord, mais où ?

Il observa avec nostalgie son verre vide.

– C'est bon, le rhum. Ça remet les idées en place. Après ce que j'ai vécu, j'en mérite peut-être un autre, non ?

Le patron soupira et cria en direction du comptoir.

– Bichette, amène directement la bouteille ! Ce sera plus simple. La mine a explosé où ?

– Ça m'a fait un choc, un peu comme si j'avais perdu la mémoire.

Le maire, qui trépignait d'impatience, s'énerva brusquement, le saisit par le col de sa veste et le souleva de sa chaise.

– Maintenant tu vas cracher le morceau. J'en ai marre de tes simagrées. Après une paire de gifles, tu vas retrouver tes esprits. La vie de quelqu'un est peut-être en danger. Tu ne vas pas nous faire chier longtemps. T'as compris ?

Effectivement, la thérapie était plus efficace que le rhum car l'amnésique devint prolix.

– Je me promenais aux Rochettes. Je ne chassais pas. Je sais bien que c'est interdit. Poilu gambadait autour de moi pour s'amuser. D'un coup mais d'un coup, j'ai sursauté en l'air. Une explosion énorme, comme à la guerre, le sol tremblait. J'ai vu des arbres se fracasser. Ça m'a pris au ventre, j'avais envie de...

– Passons sur les effets de la peur ! C'est où ?

– Sur le plateau. Au fond de la plaine à foin... dans la haie où y a toujours des lièvres.

– Des lièvres y'en a partout aux Rochettes. Où exactement ?

– À même pas cent mètres du grand alisier où les grives...

Le klaxon des pompiers couvrit la fin de la phrase. Le tube Citroën se gara devant la vitrine et deux hommes casqués et bottés déboulèrent dans le bar en criant :

– Qui a vu quoi ?

Le maire leva le bras.

– Là ! Mimi a été témoin.

– Il est blessé ?

– Non ! Il n'a rien. Il a eu peur. C'est plus mental qu'autre chose.

– C'est bon ! Si c'est dans la tête, il ne risque rien. Il va nous accompagner en vitesse.

Mimi obtempéra en se levant et demanda timidement au cafetier :

– Je peux prendre la bouteille ? Ça va me refaire un choc quand j'vais revoir l'endroit !

L'homme du feu intervint brutalement :

– L'alcool est interdit en mission ! Et ton fusil, il est déchargé ?

Sans attendre de réponse, il s'en empara pour basculer les canons et extraire deux cartouches... des chevrotines !

Muguette, au fond de la salle, dans le coin des jeunes, posa sa main sur celle de Christian. Elle était désemparée.

– À ton avis, que s'est-il passé ?

– Je l'ignore. Nous en saurons plus au retour des pompiers.

– Tu penses que c'est un obus ou une mine... un explosif qui date de l'époque où les soldats s'entraînaient dans le camp ?

– Sûrement !

À deux tables de là, monsieur Charpy, l'instituteur et ancien combattant de quatorze, retenait l'attention d'un public avide d'informations.

– N'oubliez pas que les obus de Verdun ont encore tué vingt ou trente ans après l'armistice ! Nombre de paysans, en labourant le champ de bataille, ont remonté en surface, avec leur soc de charrue, des engins de mort...

Nanard partageait son avis :

– Sur les plages du débarquement, c'était du pareil au même. Ils ont eu beau faire le maximum pour débarrasser le terrain. Y'en a combien qui sont retournés chez eux en pièces détachées ? Et en pleine mer ? Les filets des chalutiers ne ramassaient pas que du poisson. Quand un bateau ne rentrait pas au port, ce n'était pas toujours la tempête.

Muguette, les larmes aux yeux, murmura :

– J'ai l'impression d'étouffer. Le rêve tourne au cauchemar. Si on parlait ?

Ils se levèrent et firent le tour des tables pour saluer leurs amis étonnés de leur départ. Jeannot, le boute-en-train de service, en voyant leurs visages déconfités, conclut :

– Putain ! Ça commence mal. Elle veut pas ?

Elle lui décocha un large sourire pour réfuter la plaisanterie et ils sortirent en se glissant entre des prédicateurs qui prévoyaient une future catastrophe.

À la ferme des Vuillet non plus, l'ambiance n'était pas à la fête bien que Mémé et Juliette fussent invitées. Les trois femmes étaient revenues de la messe et on entendait les cris d'orfraie de Paulette jusque dans la rue. Ils traversèrent la cour en soupirant. Christian s'arrêta, poliment, sur le seuil pour ne pas assister à la scène de ménage et Muguette entra dans la cuisine pour tenter de calmer le jeu. Sa mère, furieuse, dressait la table en jetant des regards ténébreux à son mari. L'arrivée de sa fille exalta sa colère :

– Tu as entendu, comme nous, la bombe éclater aux Rochettes ?

– Oui, bien sûr !

– Et bien, figure-toi que ton père veut encore acheter ce champ de bataille. Ça ne lui fait ni chaud ni froid de vous envoyer au casse-pipe.

Le père Vuillet, effectivement, ne semblait pas se préoccuper de la colère conjugale et débouchait religieusement une bouteille de son fameux vin de noce. Il réagit tout de même :

– Une bombe ne sert qu'une fois. C'est comme une allumette. Il est moins dangereux de se promener dans le camp militaire aujourd'hui qu'hier.

Juliette ne partageait pas son avis :

– Y'en a d'autres. Tu veux que mon fils meure en laissant une veuve et peut-être des gosses. Tu crois qu'il a eu une jeunesse heureuse sans son père ?

Mémé approuva :

– On a déjà eu trop de malheur dans la famille ou dans ce qu’il en reste. Deux hommes en quatre ans, ça ne te suffit pas ?

Le père Vuillet, imperturbable, se versa une lampée de vin.

– Je sais. Leurs décès m’ont bouleversé. Il est où le Christian ?

Muguette répondit sèchement :

– Il attend la fin des hostilités derrière la porte. Si vous continuez à vous écharper, nous irons déjeuner ailleurs. Il lui reste deux jours de perm et nous n’avons pas envie de les gâcher.

Paulette s’adoucît aussitôt.

– Tu as raison. On peut causer sérieusement sans se fâcher. Appelle-le !

Dès que le jeune homme entra, le père Vuillet, tira une chaise à côté de lui.

– Viens ! Faut qu’on discute au sujet des Rochettes et toi aussi Muguette. Je me doute que vous avez changé d’avis. T’en penses quoi, ma fille ?

– Simplement que nous ne pouvons pas vivre sereinement sur des terres au risque de nous faire tuer. Mimi aurait pu être pulvérisé...

– Faux ! Il était à plus de trois cents mètres.

– Et les éclats ?

– Y’avait pas d’éclat ! C’était un gros pétard.

Il leva son verre et observa attentivement le précieux breuvage. Il le fit tourner, le porta à ses lèvres. Ses joues se gonflèrent l’une après l’autre. Sa pomme d’Adam fit un aller et retour et il déclara avec un sourire énigmatique :

– Il vieillit bien, un peu comme moi. Faut bien que je me fasse des compliments. S’il fallait compter sur vous ! L’explosion n’est pas due à un obus mais à du plastique que les Américains avaient parachuté quand j’étais dans le maquis. J’en avais conservé un pain avec quelques détonateurs en pensant qu’un jour ça pourrait servir. J’ai eu raison. Si ce matin, je n’ai tué personne, j’en ai refroidi plus d’un. À la vente des Rochettes, ça ne va pas se bousculer au portillon.

Il éclata de rire.

– Vous auriez vu le Mimi ! Il galopait comme un dératé. Il n’est pas prêt de continuer à braconner sur nos terres. Qu’est-ce qu’on dit au vieux roublard ?

Il reprit son sérieux :

– Je n’aurais peut-être pas dû en mettre autant. Une petite boule grosse comme un buch<sup>1</sup> aurait suffi. Le problème, c’est qu’il va falloir reboucher le trou. Le cratère mesure au moins un mètre de profondeur. Y’a du boulot !

---

<sup>1</sup> Petite pomme sauvage.